



MADAGASCAR SOUS PAVILLON NOIR

DÉCIDÉ À FAIRE PLEURER LA GÉOMÉTRIE D'UN ANGLE POUR HABILLER L'ÉTERNEL RETOUR DU PRÉSENT, JOËL ANDRIANOMEARISOA DÉCLINE LE CARRÉ NOIR EN D'ÉLÉGANTES FIGURES ABSTRAITES ET MÉLANCOLIQUES MANGÉES D'OMBRE ET DE LUMIÈRE. APRÈS *ART BASEL HONG-KONG* ET AVANT ASTANA (BIENTÔT NOURSULTAN), L'AVANT-GARDISTE CAPITALE AU CŒUR DE LA STEPPE KAZAKHE, L'ARTISTE MALGACHE S'INVITE EN PIRATE À VENISE POUR LE PREMIER PAVILLON MADAGASCAR, EN HISSANT UN PALAIS DES VENTS DE PAPIERS DÉCHIRÉS D'AMOUR ET DE MORT. ENTRETIEN DE L'ARTISTE AVEC SON COMMISSAIRE AU BORD DE LA LAGUNE. PROPOS RAPPORTÉS PAR EMMANUEL DAYDÉ

JOËL ANDRIANOMEARISOA. I HAVE FORGOTTEN THE NIGHT

PAVILLON MADAGASCAR - 58^E BIENNALE DE VENISE, ARSENAL, VENISE
DU 11 MAI AU 24 NOVEMBRE 2019
COMMISSARIAT : EMMANUEL DAYDÉ ET RINA RALAY RANAIVO



**JOËL ANDRIANOMEARISOA. TOMORROW TOMORROW.
THOSE ARE FLOWERS. HOW ABOUT TOMORROW?**

GALERIE SABRINA AMRANI, MADRID
DU 13 AVRIL AU 27 JUILLET 2019

ASTANA ART SHOW. RACING THE GALAXY

PALAIS DE LA PAIX ET DE LA RÉCONCILIATION
ET PALAIS DE L'INDÉPENDANCE, ASTANA (KAZAKHSTAN)
DU 4 JUILLET AU 20 AOÛT 2019
COMMISSARIAT : DINA BAITASSOVA ET JÉRÔME SANS

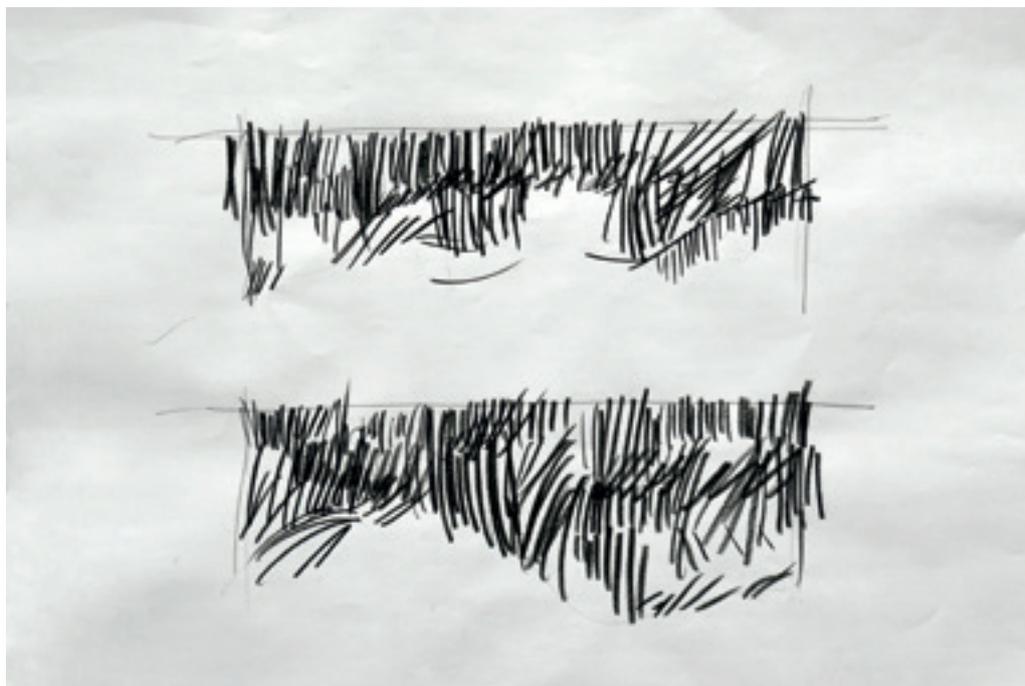
EMMANUEL DAYDÉ À Madagascar, l'un des pays les plus riches au monde en matière de ressources naturelles mais classé 5^e pays le plus pauvre de la planète, la culture n'est pas, ne peut pas être une priorité. Comment arrive-t-on alors à susciter un premier pavillon malgache à Venise ?

JOËL ANDRIANOMEARISOA Monter un pavillon à la Biennale de Venise ne présente pas qu'un enjeu artistique. C'est aussi un enjeu économique et diplomatique. L'idée était de prouver que Madagascar existe et que mon pays peut participer à un événement pareil. Jusqu'ici, Madagascar n'a jamais cru en un artiste et ne l'a jamais soutenu en lui donnant les moyens de pouvoir fabriquer. Mais aujourd'hui, la tendance a commencé à s'inverser. Au bout du compte, le Pavillon Madagascar a été financé à 90 % par de l'argent malgache privé. L'élection

à la présidence d'Andry Rajoelina a apporté un nouveau souffle. Notre président est jeune et a envie de mettre la culture sur le devant de la scène, afin « d'éveiller la fierté nationale pour sauver Madagascar ». Il l'a déjà prouvé en relançant officiellement les travaux de réhabilitation du Palais de la Reine à Antananarivo (incendie de manière criminelle en 1995), afin qu'il puisse être inscrit au patrimoine mondial de l'humanité.

Le Pavillon Madagascar parle-t-il pour autant de Madagascar ?

Quand on a annoncé que j'allais à Venise, tout le monde m'est tombé dessus en me disant que je devais faire un projet malgache. Mais la vraie question est : qu'est-ce que Madagascar aujourd'hui ? Je ne voulais pas entrer dans l'imagerie du baobab, du lémurien et de la petite voiture recyclée. La vraie force de ce pays, elle est dans sa culture, totalement originale, car elle n'appartient ni à l'Afrique, ni à l'Asie du Sud-Est, ni à l'Inde, ni à l'Europe, mais à toutes en même temps.



N'as-tu pas conservé néanmoins quelques références précises à la Grande île de l'océan Indien ?

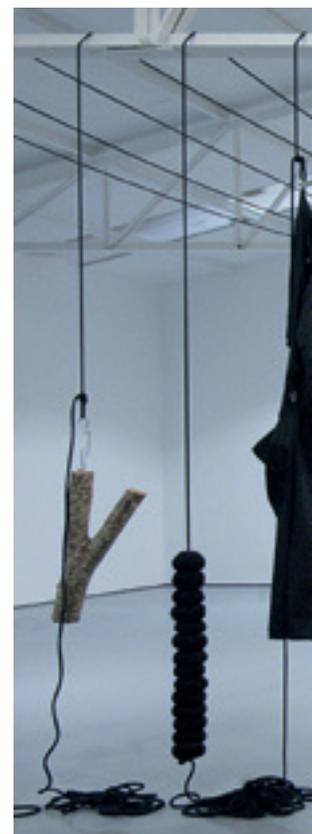
Il y en a eu plusieurs, comme tu sais, mais une seule référence directe a été retenue. C'est le palais d'Ilafy, palais des plaisirs du roi Radama II, qui se trouve près d'Antananarivo. C'est une grande case royale noire géométrique, faite avec du bois sacré de palissandre. Ce palais me fascine esthétiquement. Mais le roi Radama aussi, car ce prince tragique, assassiné à Ilafy même, était aussi un roi esthète, et même un peu provocateur avec ses amants, ses fêtes et son rejet de la peine de mort. J'aime cette attitude d'une histoire qu'on n'a peut-être pas voulu raconter. J'ai toujours voulu concevoir des formes. Lorsque j'étais plus jeune, l'architecture constituait pour moi le domaine de réflexion le plus complet car on est obligé de conceptualiser. Je préfère aujourd'hui me situer à la lisière des choses. Je suis un peu contre cette idée de « comprendre l'art ». Je pense qu'il faut juste s'émouvoir de temps en temps. Je suggère donc, dans cette cascade calcinée, des murs qui sont brûlés ou encore un livre ouvert un peu abandonné. Ce grand livre noir que j'ouvre, cela pourrait être aussi une proposition pour questionner Madagascar et son art.

En haut : Joël Andrianomearisoa.
2019, esquisse pour *I have forgotten the night*.

Ci-contre : Vue de l'exposition de Joël Andrianomearisoa,
Tomorrow, tomorrow. Those are words. You love flowers.
How about tomorrow ?, galerie Sabrina Amrani, Madrid, 2019.

Il me semble que, comme dans le sensualisme de Condillac, tu réduis les opérations de l'esprit à des associations de sensations : ressentir, chez toi, c'est penser. En tant que commissaire du Pavillon, il m'a paru intéressant de révéler tout ce qui était malgache en toi, qui a toujours existé mais que personne ne voyait. Il est évident que Paris, la Creuse, Madrid ou Cotonou t'inspirent tout autant que la Grande île, mais ton âme malgache n'appartient qu'à toi.

L'âme de ce pavillon est effectivement malgache. Mon nom — que certains jugent imprononçable — est malgache. Le deuxième temps de ce qui peut être malgache dans ce palais noir, c'est aussi l'essence conceptuelle de l'œuvre. À partir de là, fait-on appel au lointain de Madagascar ou au lointain du monde ? Après que tu aies réveillé en moi diverses références géographiques — comme le lac des amants de Tritriva ou les Tsingys, ces forêts d'éperons calcaires tranchants uniques au monde —, j'ai décidé de les oublier, de les effacer, pour ne pas me laisser influencer par elles et me retrouver. Mes problématiques demeurent liées à l'idée de l'architecture et à celle de l'outre-mer. La sentimentalité m'intéresse aussi. On ne parle jamais de formes émotionnelles et abstraites africaines, on ne raconte jamais que la dépression existe à Bamako, on ne dit jamais que l'amour peut exister à Antananarivo. Dans l'architecture amoureuse africaine, l'amour est caché. Alors je parle de mélancolie, d'absence, de tristesse, de désir. Ce que tu dis très bien en parlant de « papiers déchirés d'amour et de mort ». Ce sont des choses extrêmement complexes qui sont dans nos cœurs, qui ne sont pas palpables mais très universelles. Je suis dans une quête permanente de la cartographie du désir et de la matérialisation des émotions.



Tu as intitulé le Pavillon *I have forgotten the night* (« J'ai oublié la nuit »). Pourquoi ce choix de la nuit et pourquoi l'oublier, puisque tu aimes tant « traduire » la nuit de Tana ?

J'aime la nuit, j'ai peur du matin. Dans la logique malgache, quand je dis que j'ai oublié, en fait, je n'ai rien oublié. J'ai des choses dans ma tête que je dois oublier. L'oubli est un rapport à la mémoire. Quant au noir, ce n'est pas seulement une couleur, c'est une attitude qui devient forme.

Bien que le textile soit ta matière de prédilection, tu as choisi ici le papier, que tu es le seul à Venise à traiter comme une sculpture — avec Marco Godinho au Pavillon du Luxembourg, qui noie un horizon de livres dans la mer. Pourquoi ce choix ?

Le papier est un médium universel. On le retrouve dans toutes les cultures. Il est aussi très présent dans la culture de l'Afrique et de l'océan Indien. C'est une matière chargée d'émotions. Le carré de papier reste un cadre dans lequel on se perd, un espace où l'on s'enfuit et s'enfouit pour mourir. Ici, nous sommes dans un carré parfait de 50 000 feuilles de papier noir, dans lequel on s'abîme et on meurt — comme s'il

fallait s'immoler dans l'île. Entre attraction et répulsion, l'humanité de cette matière morte qui dégouline de tringles droites la rend aussi fragile que la vie. L'espace de 250 m² demeure blanc, comme dans un écrin : il n'y a rien au mur, on plonge dans le noir, une lourde masse de papier nuit survient, disposée en plusieurs travées de 6m de haut qui tombent du ciel, lui-même éclairé au néon. Comme dans un labyrinthe des passions, on passe les portes de la nuit en les traversant, en se baissant. Cette masse de papier noir est à peine suspendue, sorte de territoires de la nuit en lévitation. On se perd dedans, comme s'il y avait deux mondes, Madagascar et le monde, une indécision entre le paradis et l'enfer. Ou est-ce le monde qui est inversé ?

On ne peut manquer, devant cette masse funèbre, de songer à un tombeau. Retournerais-tu les morts en même temps que le monde ?

La mort est très présente à Madagascar, où les plus belles fêtes et les plus beaux tissus sont toujours pour les défunts. Même les chansons parlent presque toujours d'absence, comme si la Grande Île, dans son détachement du continent, demeurerait toujours un peu absente au monde. Comme il faut exister pour mourir, il faut une présence pour fabriquer une absence. Quand le poète malgache que j'adore, Jean-Joseph Rabearivelo, parle de sa tombe et de son cœur, « qui en est une autre en dehors de la terre », il parle à mon sens de cela — de cet amour-là, de cet amour-





Ci-dessus : Pascale Marthine Tayou. *The Curtain*. 2018, installation avec des poutres en bois, peinture. Courtesy de l'artiste et galleria Continua, San Gimignano / Pékin / Les Moulins / La Havane.

Ci-contre : Pascale Marthine Tayou. *Me as my mama* (détail). 2019. Courtesy de l'artiste et galleria Continua, San Gimignano / Pékin / Les Moulins / La Havane.

LA FLANDRE TROPICALE DE TAYOU

« La décision de devenir artiste, je ne l'ai pas prise, avoue Joël Andrianomearisoa, c'est plutôt arrivé quand Pascale Marthine Tayou m'a aidé à obtenir une première invitation pour une exposition à Sydney. » Aussi Joël a-t-il demandé en tout premier lieu à l'artiste camerounais de contribuer à sa monographie / *have forgotten the night*. Celui-ci lui a fait parvenir 4 rondins de bois couverts d'écritures, « 4 images pour couvrir 4 pages, 4 rêves en 4 mouvements, 4 anagrammes sous fonds de mortiers, 4 histoires d'amour ». Ces 4 *presque-songes* du Camerounais au Malgache rappellent les *Pizzas Dogon* exposés au Mu.ZEE d'Ostende, des rondins couverts d'extraits d'anciens manuscrits de Tombouctou, flanqués de trois néons aux couleurs du Mali (jaune, rouge, vert) et portant la mention *Université de Tombouctou*. « La terre comme une pizza est une denrée à partager et à consommer avec modération » avance Tayou, enfant sauvage qui se considère « comme un passant », mais qui aime à remixer le monde et à titiller le système, en s'insérant dans les espaces frustrés des musées. Invité par le musée d'art sur mer d'Ostende à perturber ses collections, sur le thème de « Je suis Gantois » (l'artiste habite à Gand depuis plus de 20 ans), il a d'abord déposé tout au long de l'année quelques-unes de ses œuvres « hyper-conscientes » au pied des surréalistes belges. Impressionné par le vent du Nord, Tayou fait aujourd'hui souffler sa

tornade en envahissant un étage complet de l'ancien grand magasin, où des fragments de tôle ondulée colorée vacillent au-dessus de la tête des visiteurs. Au sein de cette jungle totale, des lances fichées dans le mur se transforment en accessoires de carnaval, des statuettes de Noirs habillés à l'occidentale s'allongent exagérément aux côtés d'échelles Dogon — moquant une « société colonisée devenue elle-même son propre auto-colonisateur » —, des pavés colorés — et sans plage —, des œufs peints ou des mouchoirs blancs — dont un seul est taché de sang — s'alignent aux murs et dans les escaliers pour fêter des anniversaires suspects, d'énormes poutres en bois se taillent en crayons de couleurs et un filet d'acier tente de repêcher pailles, perles et rêves enfuis dans ses mailles blanches. Voulant rendre hommage à sa mère dans son ultime série *Me as My Mamma*, Tayou se photographie en petite fille, le visage dissimulé derrière un masque en cristal et vêtu d'une robe à fleurs maternelle. À l'image du doudou flamand qu'il fait sécher dans la forêt vierge du Cameroun, l'artiste soumet le monde à une tempête de vie qui rend imprécis les tropiques. Sous la tornade exactement. ■ ED

Pascale Marthine Tayou. Tornado. Mu.ZEE, Ostende. Du 6 avril au 1^{er} septembre 2019



Vue de l'exposition de Joël Andrianomearisoa, *Blue Take Me To The End Of All Loves*, galerie Pimo Marella, Milan, 2019.

mort, comme le dit aussi Marguerite Duras dans *India Song*. J'ai donc demandé à la chanteuse malgache Mota Soa d'enregistrer *Les Deux Cœurs*, qui parle de la dualité des choses. La chanson dit que nous avons deux cœurs : un pour aimer, un pour haïr (et même deux pays : un pays réel et un pays rêvé), tant et si bien qu'on finit par en demander un troisième pour en sortir. Reprenant l'idée de retourner le monde, et afin de rendre le malgache incompréhensible aux Malgaches eux-mêmes, Mota a proposé de chanter à l'envers, sur une bande son inversée — comme John Lennon pouvait le faire en 1966 sur *Tomorrow never knows*. J'ai ensuite remonté la bande, en commençant par des chuchotements puis en créant des silences et en suscitant des aigus de sorcière à la Kate Bush.

Je sais comme tu aimes les voix de divas cabossées, comme Ingrid Caven ou Jeanne Moreau, qui viennent prolonger la mélancolie de tes pièces. À propos de *Tomorrow*, tu as aussi réalisé une grande installation *Tomorrow Tomorrow* à Madrid, dans la nouvelle galerie de Sabrina Amrani, où tu découpes le passé, le présent et le futur dans de grands drapés noirs et des cordes qui suspendent le temps. Plus encore que Madagascar, ne seraient-ce pas la mélancolie, l'amour et la nuit qui ne te quittent jamais ?

« Au biseau des baisers les ans passent trop vite ; évite, évite, évite, les souvenirs brisés » : ces vers d'Aragon ont inspiré un court-métrage au cinéaste maudit Guy Gilles, *Au biseau des baisers*, qui évoque deux amants qui se promènent dans Alger, se rendent à Tipaza, passant en scooter de la plage à un dancing, au risque de se perdre. Qu'est-ce que cela veut dire de s'aimer et qu'est-ce qui se perd ici ? Au son d'une discussion extraite de ce film, j'évoque cet effritement du temps de l'amour avec un premier rideau de 4 mètres de long, sorte de ciel d'encre qui flotte tel le sirocco, qui représente le passé. J'entre dans le présent en suspendant des « *flowers of romance* », tissus piqués du Mali, branches mortes ou lacets de Madagascar, qui figurent l'éphémère. Le présent est enserré dans des cordes, comme on en trouvait dans la salle des pendus des mines du nord. Le futur irradie d'un grand néon, sur lequel est écrit : « Demain, demain ». *Tomorrow* devient alors « tout morose », comme le chante Jeanne Moreau, le grand amour impossible de Guy Gilles.

Que représente pour toi la Biennale de Venise ?

Pour moi, Venise n'est pas une finalité, un accomplissement mais un point de départ. Il faut maintenant se poser la question de ce qui se passera après — à la fois pour moi et pour Madagascar — d'ici deux ans. ■

Joël Andrianomearisoa est né en 1977 à Antananarivo (Madagascar). Il vit et travaille entre Paris et Antananarivo. Représenté par les galeries RX, Paris, Sabrina Amrani, Madrid et Primo Marella, Milan

À LIRE

Joël Andrianomearisoa. *I have forgotten the night*. Textes de Jean-Loup Pivin, Emmanuel Daydé, Rina Ralay Ranaivo, Simon Njami, Pascale Marthine Tayou, ... Éditions Revue Noire